



PAR JEAN-BERNARD VUILLÈME

La station-service au centre du monde

Avec son héros pompiste, Alexandre Labruffe livre un premier roman original, léger et spirituel

C'est frais, souvent amusant et parfois légèrement désespérant. Ce premier roman ressemble à une sorte de journal, ou plutôt des notes prises au jour le jour. Elles s'ordonnent en autant de brefs chapitres numérotés de 1 à 189, parfois constitués d'une toute petite phrase et au maximum de quelques paragraphes. Observations comiques, intrigues à peine ébauchées, ou encore pensées érotiques s'enchaînent dans une station-service devenue miroir de la banalité contemporaine.

Située en zone de périphérie urbaine, en face d'un hangar où brille une enseigne HORIZON, entre un hôtel Campanile et un HLM à l'abandon, la station n'en est pas moins au centre du monde, à la croisée des chemins et des possibles. Le monde tel qu'il est et tel que le pompiste et parfois ses clients le rêvent, avec un vague regret de « l'époque dorée du super ». Parenthèse entre la bagnole et le boulot, le chez-soi et l'ailleurs, la station est encore un lieu où l'on boit un verre aussi bien qu'on remplit son réservoir.

Le pompiste aime l'odeur de l'essence, les non-lieux et *Mad Max*, version 1979, qu'il regarde en boucle depuis sa prise de fonction. Pour lutter contre l'ennui qui le gagne, dans les moments creux, il se lance avec un ami dans des parties de dames. On est pris au fil des pages par une sensation de vide. Un vide peuplé de passants, rythmé par l'apparition de certains personnages et meublé par les pensées et réflexions d'un super-pompiste assez philosophe qui aurait aimé être Baudrillard ou Jake LaMotta.

Poétique contemporaine

Il y a des débuts d'intrigue, comme ces types qui lui confient un livre que « quelqu'un passera prendre », mais surtout le passage épisodique d'une belle Asiatique dont notre pompiste s'éprend. Des appels téléphoniques de son père, de sa sœur ou encore d'un ami suggèrent les liens du pompiste au-delà de

la station. Parfois, on s'en échappe pour le suivre dans ses aventures, qui sont souvent des mésaventures.

Une poétique très contemporaine finit par émaner de ces « chroniques », entre vide et encombrement, drame et burlesque, ennui et suspense. A la fin, le pompiste répond à un message de détresse et une autre histoire semble commencer. Le roman énumère dès lors ses ultimes paragraphes alphabétiquement, de A à I.

L'homme qui tient la plume de ces chroniques imaginaires, Alexandre Labruffe, 45 ans, a probablement respiré à pleins poumons les joies et effluves de la station-service. Il semble aussi joyeusement atypique que son premier roman. Bordelais « réfugié dans les Landes » qu'il a fuies pour travailler dans des usines et des Alliances françaises en Chine puis en Corée du Sud, révèle la dernière de couverture ; il s'est ensuite lancé dans divers projets artistiques et cinématographiques qui l'occupent aujourd'hui. On en redemande.



Roman

Alexandre Labruffe
« Chroniques d'une station-service »
Verticales
139 p.